

APPRENDRE LE DIALOGUE

Quand deux personnes sont très remontées l'une contre l'autre, elles se croient très différentes : pourtant c'est là qu'elles se ressemblent le plus, parce qu'elles partagent la même blessure¹.

Dialogue vient du grec *dialogos*. *Logos* signifie : mot, discours, et, par suite, sens de ces mots. *Dia* signifie : à travers – et non *deux*. Le dialogue est donc la recherche du sens à travers, au-delà, des mots, de leur sens – que l'on soit deux, vingt ou tout seul ; ce sens second² est celui qui « coule » parmi et à travers tous les participants au dialogue. Le dialogue n'est donc pas une discussion (même racine que per-cussion, con-cussion) – où les choses sont littéralement « cassées » (même racine), à travers une analyse – ni un débat (racine *battre*) où il s'agit de *battre* son adversaire. Dans un dialogue, on ne cherche ni à convaincre (racine *vaincre*), ni à persuader (racine : *suave* = doux) : si quelque chose est vrai, je n'ai nul besoin qu'on m'en persuade.

Cet authentique dialogue suppose quelques conditions.

Mes opinions sont le résultat de mes pensées du passé : de ce que j'ai vécu, expérimenté, observé, entendu, lu... avec mes profs, ma famille, mes lectures... Et je suis porté à les défendre, à m'identifier à elles. Je suis pris par le contenu de mes pensées et non par le processus de ces pensées. Or je peux aussi penser à comment je pense : par fragmentation ; ma pensée crée les maisons et les trains, mais aussi les valeurs et les « problèmes ». Dès lors, j'ai des opinions différentes des autres. Si j'en reste au plan de ces opinions, je suis au conflit, « aux mains » ou pire. Si je me situe à un niveau *tacite*, je retrouve ce qu'il y a de commun en chacun : le processus même de la pensée – et non *ce* qui est pensé. J'y parviens en allant au-delà des mots, à l'aide, par exemple, du langage du corps ou du psychique ou du vital. Le mental n'est pas le tout de moi.

Comment arriver à dialoguer ?

Comme je viens - comme chacun - avec mon opinion à laquelle je m'identifie et qu'il n'y a aucune rencontre possible à ce niveau-là, je choisis de venir sans pré-jugés – ni bien, ni mal, ni à éviter, ni à imiter... – sur les idées, les réactions (émotions), les miennes ou celles que je forme à partir des autres. Je ne cherche pas à les nier, à les combattre ; je les observe, je les comprends, comme des préjugés (des assomptions) et pour ce qu'elles signifient. Je ne cherche pas à changer l'opinion de qui que ce soit – même si, effectivement, des opinions (les miennes ou celles des autres) peuvent changer pendant ou à l'issue du dialogue. Je cherche juste à être conscient : des difficultés, des incohérences, des conflits... et de leur contraire. Les disputes viennent du fait que ce qui est nécessaire pour moi ne l'est pas pour l'autre. Aussi je ne cherche pas à négocier à ce sujet, mais je me demande si, réellement, c'est absolument nécessaire, si, réellement, il n'y a pas un autre ordre de nécessité. Sinon je reste bloqué.

¹ *Ce qui m'attire ou m'agace chez l'autre, me parle de ma propre sensibilité, et non de ce qu'il/elle est. Ce que je condamne chez l'autre, c'est la part de moi-même que je refuse d'accueillir comme difficulté.* Extraits du volant de l'Institut *Conflits Cultures Coopérations*, F-12100 Millau, www.iecc.org.

² C'est le sens (pour moi ou les autres) qu'a le sens (des mots). Ricoeur distingue le *sens* (premier) et la *signification* (sens que ce sens premier a pour moi). Dans ce texte, nous appellerons *sens profond* ce sens second que Ricoeur appelle *signification*.

Je pense (ceci ou cela), mais je suis aussi conscient que je pense (ceci ou cela). Ma pensée vient de mon idée qu'il est nécessaire de penser, de mon idée qu'il y a un problème à résoudre. Je puis être conscient de ce processus : je crée un miroir dans lequel je peux voir les effets de ma pensée.

Le but du dialogue n'est donc pas d'analyser les choses, ou d'avoir raison, ou d'échanger des opinions. C'est plutôt de « suspendre » mes opinions, d'observer les opinions des autres, de les « suspendre » aussi, de voir ce qu'elles signifient et ce que ce sens a de commun avec moi-même et bien que je sois en désaccord avec le *contenu* (superficiel) de l'opinion. Je cherche à partager le sens profond et commun – de ces désaccords/différends. Le dialogue est une participation, au double sens de « partager » un sens commun, d'une part, et de « prendre part » à ce sens commun, d'autre part – sans que le sens personnel et individuel soit exclu pour autant. Chacun reste libre et n'est pas soumis, comme dans une foule, au sens collectif. Mais ce sens profond, collectif partagé, est le ciment qui tient un groupe social : si ce ciment est de piètre qualité, la construction craque et s'écroule.

Les difficultés :

Il se peut que j'aie « besoin » de m'affirmer, de dominer, ou bien de me soumettre. Je me vois dans – m'identifie à – un « rôle », défini par mon histoire personnelle.

Ou alors, je suis pressé d'arriver à, de partager, mon but, mon point de vue – et je ne suis (*suivre*) plus le sens collectif.

Aussi, bien qu'il n'y ait pas de règles pour le dialogue, il y a quelques principes :

- laisser la place à chacun de s'exprimer

- si je veux que le groupe se range à mon idée, je crée un conflit

- je peux éprouver de la frustration, de la colère, de la peur : mes opinions risquent d'être révélées et bousculées et celles des autres peuvent me faire sentir offensé ; j'ai à aller au-delà de cela.

La *vision* du dialogue est qu'il y a un « niveau de contact » possible dans un groupe. Je suis seul, mais je ne suis pas isolé. Je peux *suspendre* mes impulsions, mes assomptions et je peux les voir en conscience – et ne pas m'identifier à elles (je ne *suis* pas ces opinions) et je n'ai ni à les défendre, ni à les faire partager. La fragmentation – mentale – génère les « dissidences » et souvent, alors que le but est commun (écologie, chrétienté, démocratie...), les fragments se combattent entre eux. Le dialogue n'a pas à voir directement avec la vérité³, mais avec le sens profond, commun/collectif et individuel. Je suis sensible au sens profond ou au manque de sens profond – au-delà ou à travers l'écran de ma pensée. Ce qui bloque ma sensibilité au sens profond, c'est de défendre mes valeurs et mes opinions ; les combattre ou les dénier, les miennes ou celles des autres, c'est aussi continuer à les faire exister, c'est les renforcer. Les reconnaître comme telles, c'est leur permettre de se diluer.

David Bohm, *On Dialogue*, Routledge, 2004, 160 p.

(Adapté et condensé de l'anglais par Jean-Pierre Lepri)

³ Même les relativistes qui pensent qu'on ne peut atteindre une seule vérité absolue sont pris à leur propre piège : ils assurent que leur relativisme est la vérité absolue.